

# MARTOR



---

Title: "Irina et les vêtements"

Author: Ioana Popescu

How to cite this article: Popescu, Ioana. 2010. "Irina et les vêtements". *Martor* 15: 161-164.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-15-2010/>

---

*Martor* (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor* review is published by the Museum of the Romanian Peasant. Its aim is to provide, as widely as possible, a rich content at the highest academic and editorial standards for scientific, educational and (in)formational goals. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

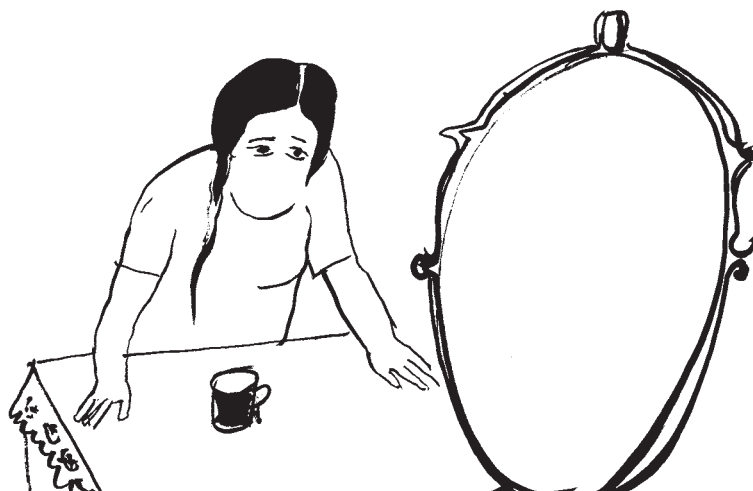
*Martor* (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

## Irina et les vêtements

Ioana Popescu

Quand j'ai connu Irina, je venais de finir mes études universitaires, j'étais déjà veuve après six mois de mariage et je venais d'être parachutée à l'Institut d'Ethnographie et Folklore, en pleine Assemblée générale des salariés. A cette époque-là, les vêtements noirs ne représentaient pas l'uniforme des femmes d'affaires, ce n'était pas forcément un signe d'élégance au bureau et, en fait, si tu rencontrais une personne de tes connaissances habillée de noir, tu t'empressais de lui présenter tes condoléances. Et comme je voulais éviter le comportement théâtral je ne portais pas de deuil ; parce que Irina évitait

d'être comme tout le monde, ce matin-là elle était habillée tout en velours noir. C'est ainsi qu'elle se dirigea vers moi, les cheveux courts, en noir comme un cheval de corbillard et moi, sa nouvelle collègue, habillée d'une jupe très courte. Elle se présenta et me demanda comment je faisais pour entretenir mes cheveux serrés dans une queue de cheval si longue. Je lui répondis brièvement : elle est fausse. *Je te respecte*, me répondit-elle et ajouta, *j'ai entendu que tu es veuve, je le regrette sincèrement*. La situation était complètement dadaïste, nous semblions toutes les deux aussi folles l'une que l'autre. La





différence entre nous deux je la compris beaucoup plus tard. Elle, elle était **vraiment extraordinaire**, moi je m'efforçais seulement de l'être...

Irina s'habillait d'une manière fabuleuse, dans une sorte de style balcanico-sémitis-lamiticogipsy, en général exotique, et fortement orthodoxe, dans des vêtements que je n'aurais jamais eu le courage de porter en dehors de chez moi. Je vais expliquer. Jusqu'à un moment de l'histoire, les femmes des Balkans, comme celles du désert africain ou arabe ont porté le cafetan.<sup>1</sup> Leurs cheveux jamais touchés par les ciseaux devaient aussi être apprivoisés et protégés ; une tresse nattée de différentes manières et un bout de tissu enroulé ou noué autour de la tête étaient des solutions tout aussi simples qu'à la portée de la main. Quand Irina signait en quatre lettres - Riri - accompagnées par un dessin en forme de croix anthropomorphe avec des ailes au lieu des bras et une tresse noire sur le dos, elle ne faisait d'autre que dire clairement, je suis une vraie femme, du début du monde. Quand elle brodait sous sa nuque, sur chaque robe, une petite croix grecque, elle ajoutait, je crois (je vis) dans la crainte de Dieu. Mais quand au-dessus de ce patron elle plaquait des pièces colorées en soie

ou tricot, fil métallique, boutons ou éléphants en argent, tout cela cousu avec un fil de chanvre, des bandes de cuire colorées ou du fil de soie bouclée et quand l'empiecement portaient lui-même les rangs de perles qui auraient dû être au cou, les robes-cafetan devenaient « l'art sur l'homme », comme l'écrivait quelqu'un<sup>2</sup>. Le suffixe gipsy s'est ajouté plus tard, avec les jupes larges, avec des volants faits de combinaisons d'imprimés et de dentelles, des jupes pour lesquelles Irina a été complimentée une fois, dans la rue, par un « buliba a », (chef de tribu chez les Roms) : « je vous félicite pour vos traditions ! ».

Irina se voulait Impératrice de Byzance, assise à la turque sur les tapis et les coussins en soie, mangeant du « gataïf », « erbet » et loukhom avec les doigts, dans des bols en or et argent. Je pense que si Dieu l'avait fait impératrice, il aurait eu du mal à la faire porter la couronne, car Irina l'originale ne pouvait mettre sur sa tête que des fichus, et encore ces derniers étaient noués sous le menton à la paysanne. Je lui ai tricoté une fois, une sorte de coiffe de nonne, en laine noire et brune, une toque sur le front, couverte d'un capuchon, arrondi sous le menton. Elle reconnaissait que cela lui allait fort



bien, ou peut-être elle mentait par générosité?... mais, en fait, elle n'est jamais sortie couverte de cette façon dans la rue.

En ce qui concerne les vêtements, Irina essayait de me corrompre, elle a voulu d'abord que je mette un manteau noir de Moldavie, « *suman* », *regarde qu'elle air de princesse médiévale tu as !* J'ai regardé dans le miroir, c'était vrai, la coupe était géniale, mais j'avais du mal à me tenir droite sous le poids du drap brui et le col me rongait la nuque jusqu'à nu. J'ai fait fureur avec mon manteau pendant un stage à l'étranger, j'ai été admirée et félicitée pour l'originalité qui était confondue avec l'intelligence. J'ai appris plus tard combien ils ont été impressionnés, mais, moi, j'ai entendu à ce moment seulement le commentaire d'une jeune fille qui disait « j'aime, bien que ce soit un peu *baba cool* »<sup>3</sup>. Après le « *suman* » de Moldavie, elle m'a offert un petit paletot qu'elle avait fait pour sa nièce Ana, qui avait trois ans. Il était fait (et il l'est encore parce que je l'utilise toujours) de morceaux de tissu rouge imprimés avec des fleurs, brodé avec du jaune aux endroits de rapiècement et de mes initiales noirs d'un côté et de l'autre. Pour que je puisse enfiler ce vêtement, une sorte de boléro pour moi,

elle avait cousu aux aisselles un rajout en losange, comme un réseau jaune travaillé au crochet. De cette sorte, tu prends aussi de l'air, m'a-t-elle dit.

Une autre année, elle a découpé d'une nappe reçue de sa belle-mère, la broderie centrale en fil de soie colorée, avec son support en toile, et qui représentait un coq qu'elle a appliqué sur l'empècement d'une robe coupée par elle en molleton blanc. Elle avait bordé la couture du bas de l'empècement avec des franges multicolores, sortis d'un ancien tablier de Banat. J'étais comme une jeune mariée qui déclare son statut de coq dans la famille dès le moment du mariage. Tant que j'ai porté cette robe, je me suis sentie merveilleusement bien.

Quand j'ai atteint l'âge de Mathusalem de 40 ans, elle m'a offert une robe sur l'empècement de laquelle elle avait brodé utilisant l'alphabet latin le mot grec *sarandara*. Elle m'a avoué que ce mot n'existait même pas, cela voulait dire la *quadragénaire*, et que je devais porter cette robe jusqu'à l'âge de 50 ans, quand j'allais devenir *penindara*. Et cela arriva, cousu sur une longue veste en soie brute brodée de haut en bas avec des sarments et des fleurs multicolores, écrit toujours en latin. Entre temps, la robe *sarandara*

était devenue robe de chambre et ensuite morceaux de chiffon à poussière. J'attendais déjà impatientement de vieillir pour recevoir un nouvel habit sur lequel soit écrit *exindara*. Irina m'avait offert le bonheur de vieillir !

Il n'en fut pas ainsi. Si je pouvais croire dans les rêves, Riri ne brode plus, elle fait des fleurs en papier crépon, dont elle fait ensuite des iconostases. C'est Ina, la sœur de Riri, qui m'a brodé *Exindara*, avec des lettres grecques en soie, sur un magnifique foulard en cachemire,

beaucoup trop précieux pour qu'il devienne plus tard chiffon à poussière.

Tout ce qui m'est resté de Riri est auréolé d'histoires fantastiques. Si je réfléchis bien, grande partie des histoires qu'elle racontait, était liée aux vêtements. Par exemple, pour moi, la vision des Aroumains sur le monde prend forme dans l'histoire de la manière de se coiffer avec une raie au milieu des cheveux, ou de la jupe de mariée avec laquelle tu vis après toute ta vie. Mais, sur ces histoires, une autre fois...



#### Notes:

<sup>1</sup> Quand j'écris cafetan, je pense à une longue chemise, toute droite, avec de longues manches droites, coupée comme un grand T (ou comme une croix) avec un trou pour passer la tête juste au milieu. Quand le soleil brûle, le cafetan couvre et protège le corps entièrement, quand il fait froid, le même vêtement garde la chaleur du

corps. Les différences de tissus, dimensions ou décor sont emblématiques, mais elles ne nous intéressent pas maintenant.

<sup>2</sup> Adina NANU, *L'art sur l'homme*, éd. Compania, Bucarest, 2006

<sup>3</sup> Le terme francophone actuel pour le courant hippie des années 60.